

## 7

### NAISSANCES

Depuis mes débuts à seize ans, j'avais plusieurs fois arrêté, puis repris l'écriture. Nul espoir fébrile de faire un livre n'animait ces tentatives, encore moins de devenir écrivain. Les écrivains habitaient tous la capitale, où se trouvaient les éditeurs, et formaient avec ceux-ci un monde impénétrable, totalement inaccessible, sinon par la naissance, la fortune, l'habitude d'emprunter certains chemins ou d'appartenir à des réseaux, propriété de familles triées sur le volet, depuis des générations. On ne rêve que de possibles, avec lesquels on parvient à s'identifier et qu'on croit à sa portée, même s'ils sont à

jamais hors d'atteinte. Je ne pouvais me projeter dans cette réalité-là et je n'espérais qu'une chose lorsque j'écrivais : gratter assez de feuilles pour former un ensemble un peu épais. Je me fixais une quantité : cent poèmes. Oui, cent, un compte rond. Si jamais j'atteignais cette somme, j'aurais des raisons valables d'être satisfait de moi. Cela m'aidait à ne pas caler au cinquième quand je commençais à manquer d'idées. Un vrai rêve à ma portée, pour le coup, et que je n'ai bien sûr jamais concrétisé, du moins sous cette forme. Je n'avais pas encore suffisamment espéré et désespéré, pour me rendre compte que ce qui nous advient est toujours, mais toujours, en meilleur ou en pire, différent de ce que l'on attend.

Le plus souvent, c'est l'amour qui me ramenait à l'écriture. L'amour de l'amoureux avec ses conséquences heureuses et funestes, et aussi l'amour des enfants, disons plutôt une sensation de complicité et de bien être que j'éprouvais en leur présence. Celle qui allait être ma femme a été l'objet du premier et mes neveux du second. C'est pour eux, en effet, que j'ai provisoirement délaissé la poésie pour m'essayer au récit : des contes. Une façon personnelle de leur dire que je les aimais. J'étais heureux qu'ils vivent, et leur présence, sans que je puisse expliquer comment, m'enrichissait, me révélait une ampleur que

j'ignorais. Par mes histoires, j'essayais donc, maladroitement et en prenant des biais, de leur formuler cette tendresse, en espérant que, se reconnaissant, ils riraient d'apercevoir leur reflet métamorphosé par mes soins, en éprouveraient un sentiment de complicité avec le modèle, qui se transformerait en estime d'eux-mêmes.

Cet échange, par fiction interposée, que j'entamais avec ces petits-là, était l'amorce d'une rencontre à venir, plus radicale, qui allait, grâce à un enfant particulier, unique et bouleversant : mon propre fils, se muer en face à face avec une ombre imprévisible tapie en moi, un grand esprit qui attendait son heure pour se dévoiler. C'était lui déjà, lorsque je m'enfiévrerais de mes poètes, qui me révélait mes suffocants abîmes. Je le sais aujourd'hui.

Lorsqu'on est enfant, on a hâte de sortir au plus vite du guêpier de la dépendance. Vivement que je sois grand, vivement demain ! Fuite en avant, où l'on regarde l'avenir avec l'espoir d'y découvrir les eaux qui désaltèrent notre impatience. Cette fuite nous éloigne en fait de la source où tout nous est déjà donné.

Par bonheur, un jour, la nécessité nous rattrape, et nous confronte avec cet état premier de l'être. Une façon de nous ramener à l'essentiel.

C'est donc mon fils qui, en attirant mon attention sur son enfance, a non seulement relancé – j'ignorais pour quelle durée – mais réorienté mon envie d'écrire. Comme si sa naissance me conviait à naître à mon tour et qu'il me réclamait, par sa simple présence, de l'accompagner dans un mouvement de découverte, un branle-bas identique à celui qui le plaçait devant la vie. Une façon de me mettre le feu aux poudres. Rien de fulgurant pourtant, j'ai toujours été long à la détente, car je ne me suis pas jeté dans l'écriture comme sous le coup d'une illumination. La mèche se consumait lentement et chauffait l'enthousiasme, le *dieu intérieur*.

J'ai donc écrit pour lui, de tous petits textes, au plus près de notre intimité, pour l'honorer d'avoir habité l'enveloppe humaine que nous avons créée, sa mère et moi, et le remercier de nous avoir choisis (parmi combien d'autres choix possibles ?) comme parents. Un acte de confiance devant lequel je me sentais investi d'une responsabilité sacrée, que les processus mystérieux de l'écriture me semblaient justement les plus aptes à célébrer. Je pouvais donc ainsi me hisser au niveau de ce qu'il attendait de nous en s'instituant notre fils, et m'acquitter de ma tâche éducative en m'élevant à ses côtés, communiant à ses efforts d'ascension par les miens,

pleins des tensions et de l'intensité que réclamaient l'acte d'écrire.

*Père, fils*, ces mots renvoient à des réalités provisoires et sont des attributs qui déterminent une relation. Ils nous permettent de tenir notre place à l'intérieur du grand jeu de rôles dans lequel la vie nous a placés. Sans exonérer l'adulte de ses responsabilités à l'égard de l'enfant, ils ne déterminent aucune hiérarchie, quand ils sont considérés sur le plan de l'esprit.

La violence de cette certitude ne m'épargnait pas la confusion, et, malgré mon espoir ardent et mes efforts, aucun texte montrable, ne surgissait de ce fatras. J'avais l'impression d'être enfermé dans un labyrinthe, d'autant plus exaspéré de ne pas en trouver l'issue, que j'étais certain d'en sortir un jour. Quand ? Comment ? Vite ! L'urgence accroissait mon impuissance. Je me sentais plus que jamais médiocre et immature.

Je m'abîmais alors dans la lecture des poètes contemporains. Les géants, écrasants de majesté, parvenus à ces altitudes où le moindre souffle se change en éther : Saint-John Perse, Neruda, Char, Michaux, Claudel... Maîtres des cimes, je ne pouvais contempler que d'en bas, leurs voies tissées d'apesanteur. Je consommait aussi, avec boulimie, les productions de leurs continuateurs, engagés

dans leurs ascensions et très en avance sur moi, car ils avaient déjà trouvé le refuge de collections pour les héberger, ou, plus faciles à atteindre, de revues, foisonnantes d'invention, au sein desquelles les pires impostures se mêlaient à des textes maîtrisés.

Leur fréquentation me stimulait, multipliait mes tentatives. Je retrouvais si bien l'impétuosité de mes seize ans, faisant poème de la moindre étincelle, que j'eus bientôt matière à composer des recueils, qui soutenaient la comparaison, si j'en jugeais par la taille et le contenu, avec les plaquettes que j'achetais régulièrement.

Oui mais, comment faire sortir cette poésie de chez moi ? En dehors de mon épouse et de quelques amis méticuleusement triés, je n'osais pas étaler mon impudique et souvent énigmatique fouillis en pleine lumière.

Des enfants, indirectement, m'ont aidé à le sortir au grand jour : les élèves de ma classe unique, dans le petit village où j'étais instituteur. Non, je ne leur ai ni lu ni fait lire, profitant qu'ils étaient un public captif et docile, les textes que j'écrivais. Bien sûr que non, quelle indécence ! Je les ai simplement encouragés à écouter battre leurs cœurs, puis à traduire ce qu'ils entendaient avec des mots compréhensibles, en nous inspirant des poètes que je leur

faisais découvrir. Ces textes, pour qu'ils soient fiers de leur travail, je les appelais *leurs poèmes*.

Dans ma classe, les recueils se trouvaient sur une étagère, en libre accès. J'exigeais que les enfants apprissent un texte par semaine, qu'ils se choisissent eux-mêmes, et, régulièrement, j'en ajoutais un, que j'estimais nécessaire de leur faire connaître. Pour opérer leur sélection, ils devaient en lire cinq, dix. Ainsi, ces habitudes quotidiennes qui se développaient nous rendaient la poésie familière et, par contre coup, m'aidaient à accepter mes propres essais.

J'empruntais beaucoup, pour organiser cet apprentissage, au témoignage d'un jeune poète, imprimeur artisanal, ancien prof, qui avait quitté l'enseignement pour s'adonner à sa passion, paru dans la collection *Poésie 1*, dont je ne manquais aucun numéro, où il détaillait sa pratique, en l'illustrant d'exercices de créativité qu'il avait inventés. Son nom : Jean-Hugues Malineau. Ses recherches, où éclatait son tempérament de poète, m'ont encouragé à tenter cette première aventure des mots, avec mes petits de cinq à onze ans. Plus tard, d'autres démarches m'ont aidé à poursuivre : celle de Gianni Rodari, développée dans sa *Grammaire de l'imagination* ; celle de Rolande Causse, avec son expérience aux centres de loisirs

de Montreuil, d'où découla, en 1983, l'organisation du premier *Salon du livre pour la jeunesse* ; enfin, celle d'Elisabeth Bing, qui imposa le terme, tellement banalisé et employé à tort et à travers depuis, d' *atelier d'écriture*. Des artistes ! Je me suis nourri de leur miel, m'engageant à leur suite avec reconnaissance dans les voies qu'ils avaient ouvertes, au point que, sachant ce que je leur devais, je n'ai jamais pu prétendre que je pratiquais, moi aussi, des ateliers d'écriture, pour qualifier le travail avec les enfants, tel que je l'ai développé dans les premiers chapitres de ce livre.

A force de voir mes élèves accepter leur fantaisie et exprimer un peu de leur intimité, leur légèreté m'encouragea à regarder mes propres textes avec plus de simplicité et à oser à mon tour les montrer. Sauf que mes amis ne me suffisaient plus. Seule l'édition pouvait me renseigner sur ma valeur et affirmer, livre à l'appui, que j'étais bel et bien un poète. Je me suis donc lancé, j'ai envoyé mes manuscrits et, peu après, j'ai commencé une collection assez banale, mais commune à tous les débutants, de lettres de refus.

En effet, comme tous les timides qui ruminent longtemps leur décision avant de passer à l'acte, je n'avais aucun sens de la mesure, et, en vertu de l'adage *qui ne*

*tente rien n'a rien*, j'avais adressé mes textes aux éditeurs dont je lisais les livres, sans aucun discernement, à commencer par les plus importants. On a toujours dans la tête un exemple de parfait inconnu, jailli de la nuit en pleine lumière, à propos duquel une petite voix facétieuse nous susurre « Pourquoi pas toi ? », et nous pousse à l'audace. Une sorte de syndrome de Cendrillon, où les citrouilles, hélas, demeurent obstinément des citrouilles devant les mines déçues des andouilles. Pauvre de moi !

Un jour, pourtant, après avoir reçu réponse des grandes maisons qui publiaient les grands poètes et n'avaient ni argent à gaspiller, ni temps à perdre avec les apprentis, un courrier me parvint, inespéré. Oui, j'avais du talent, oui j'étais bien un poète ! On me l'écrivait en toutes lettres, et pas en deux lignes de compliments convenus, mais en une vraie note de lecture, semblable à celles qui alimentaient les revues, rédigée par un connaisseur, homme de l'art lui-même qui saluait un nouveau confrère, témoignant de mon tempérament en une analyse tellement fouillée, que j'avais du mal à y reconnaître ce que j'avais commis. C'était torché, fallait voir ! Un contrat était joint à la missive – signez ici, paraphez là –, merci de nous le retourner avec votre premier chèque d'acompte.

— Quès aco, chèque d'acompte ?

Emporté par la joie, j'avais descendu les lignes quatre à quatre et sûrement loupé un paragraphe. À ma deuxième lecture, je découvrais que publier de la poésie était une entreprise périlleuse et que l'éditeur demandait au poète de partager les risques avec lui, en supportant une partie des frais : dix mille francs, point à la ligne. En échange, on me remettrait gracieusement les trois quarts du tirage, que je pourrais vendre, libre de tout reversement à l'éditeur, ce qui me permettrait d'amortir mon investissement.

Mon enthousiasme dégringola illico du septième ciel. Nom de dieu ! Je n'avais pas imaginé être rémunéré pour mes écrits, mais de là à payer ! Et dix mille balles ! Une somme tout de même. Cinq fois mon salaire d'institut. C'était chaud.

Je n'ai pas réfléchi trop longtemps pour décliner cette offre. Pas du tout parce que j'avais flairé l'arnaque, mais parce que le tarif était vraiment trop dissuasif pour moi. À cette époque, j'avais encore du mal à accepter qu'on aie un litre d'huile ou un kilo de sucre d'avance à la maison, alors gaspiller une telle somme, comme ça, parce qu'un petit vent de canicule avait enflammé ma vanité, non ! Si la facture avait été moins salée, cinq mille au lieu de dix, à la rigueur... Mais comme je ne me voyais pas aller à Paris,

discuter le bout de gras avec des inconnus, pas question. Un peu coupable de mon impolitesse, je ne donnai pas suite.

Après tout, dans ma période Rimbaud, je rêvais d'être un poète maudit. J'étais bien parti !

Publier ? Le rêve refluit, loin de mon îlot, et je me résignai à l'idée que la voie de l'édition m'était à jamais interdite, jusqu'à ce que la découverte de jeunes éditeurs très en recherche de nouveaux talents – Si, si ! –, et tellement moins onéreux, redonnent à nouveau du gonflant au soufflé de mes illusions.

Je possédais justement un stock de textes récents, – je n'aimais pas resservir mes rogatons qui avaient été renvoyés en cuisine –, suffisant pour bricoler un recueil, comment dire, pas inédit, ils l'étaient tous, vierge plutôt, d'opinions, de désillusions, dans son plus simple appareil de candeur, capable de me sortir de mon labyrinthe pour tenir tête au Minotaure. Je retentai donc ma chance.

Cette fois, le monstre se laissa charmer immédiatement, et, à son tour, m'enchantait par des tarifs nettement attractifs. Trois mille, payables en deux fois, à la signature du contrat et à la correction des épreuves. Nom de loup ! L'arbre inclinait sa branche pour me déposer le

fruit dans la main. Je n'avais qu'à cueillir, un geste, et c'était fait.

Oui mais !... Le doute me saisit, et la peur du jugement, du ridicule – me montrer tel que j'apparaissais dans mes poèmes, quelle dégaine ! –, de l'échec... Sans compter la culpabilité. Je distrayais des fonds du ménage. On n'en avait pas trop, et puis le fils était petit – un moindre mal, d'accord, vu que les gamins, c'est quand ils grandissent qu'ils coûtent ! –, mais tout de même. Il y avait dans cette dépense, un côté *C'est pour faire plaisir à papa !* qui me dérangeait infiniment, avec en plus, en arrière plan de cet embarras, le sentiment d'être redevable devant lui de l'argent dépensé, comme un à valoir moral que je devrais lui rembourser, un jour, sans précision de date. En effet, puisqu'il m'avait redonné, par sa seule présence, des raisons d'écrire ; puisqu'il était au cœur de tous mes efforts, comme le germe dans la graine, j'admettais l'idée d'un bilan, où, comme le père du Nouveau Testament demande des comptes à ses fils sur la gestion de l'argent qu'il leur a confié, mon propre enfant me demanderait à son tour :

— Et toi, qu'as-tu fait de ton talent ?

Au moment où la dépense devenait possible, j'hésitais

à franchir le pas, incertain de mes capacités à réaliser le moindre retour sur investissement. Rien de matériel dans cette appréhension, bien sûr. Mais, intérieurement, j'acceptais que mon fils porte ce regard sur moi et, par avance, je l'autorisais à m'évaluer quand le moment serait venu :

— Je t'ai révélé une aptitude. Comment l'as-tu utilisée ? En quoi es-tu devenu meilleur ? Et l'air que tu respirez, dans ton périmètre de vie, comment l'as-tu purifié ?

Un pari spirituel que j'abordais à travers une situation concrète, où mes limites se révélaient d'emblée. Un processus lourd de conséquences, dans lequel je n'arrivais pas à m'engager.

C'est ma mère qui m'enleva cette épine du pied, à l'occasion d'un bref séjour dans le Jura. J'avais évoqué ce projet et elle s'était bien doutée qu'on ne me ferait pas cadeau d'une telle aubaine.

— Ça coûte cher pour te faire ton livre ?

— Ben, encore assez, oui. Je sais pas ce que...

— Combien ?

— Trois cent mille.

Elle n'avait jamais décollé des anciens francs.

— Ben, je vais te faire un chèque, si c'est ça. J'ai des sous.

Cette somme représentait environ le cinquième de ce qu'elle avait mis de côté en une vie d'économies. Je l'ai remerciée, mais je ne lui ai pas demandé pourquoi elle m'aidait. Quant à elle, avare de ce genre de détails, elle ne s'était pas étendue. Elle prenait ses décisions en silence et se taisait quand elle les avait prises. À part la santé, le logement, le métier, et combien vous gagnez ? Oh ben vous êtes pas à plaindre, allez ! on se parlait peu, elle et moi. Jamais la moindre confiance. Ce projet d'édition nous rapprochait du territoire périlleux où les rêves nous entortillent. Elle l'avait parcouru dans sa jeunesse, quand elle apprenait les chansons à la mode qu'elle transcrivait soigneusement dans un cahier, et qu'elle chantait, sans se faire prier, aux repas de fête ou à l'époque des battoirs. Depuis, elle se tenait prudemment à distance de ces chimères. Mais cet espoir de livre, portant mon nom qui était le sien, donnait une suite inattendue à son cahier. Une filiation. J'avais saisi une sorte de témoin secret qu'elle me tendait et ravivais en elle ce feu ancien, que sa vigilance devant le moindre écart n'était pas parvenu à éteindre. Elle se réjouissait, sans aucun doute, et, pour savourer ce plaisir sans lui donner trop d'importance, elle évita de le laisser paraître. C'est pourquoi elle se tut.

Je pus retourner le contrat, accompagné du premier

versement. Puis les choses se précisèrent avec l'arrivée des épreuves. Le livre achevé pointait déjà sous la composition. Je rapportai les feuillets corrigés à Paris, pour qu'ils ne risquent pas de subir les aléas du courrier, et je versai le second acompte, à l'éditeur en personne, qui ne semblait pas particulièrement pressé de se faire payer.

— Si, si, ce sont les clauses du contrat. Ce sera fait !

En me conformant à ces exigences formelles, je donnais corps à une relation auteur-éditeur. Cela préfigurait la sortie de mon livre. Surpris de mon empressement, il accepta puisque j'y tenais. Trois semaines après, hélas, je compris. Son téléphone était coupé, et, un peu plus tard, j'apprenais par une revue qu'il avait déposé son bilan. Le recueil n'est jamais paru.

Trois mille francs. Les cours particuliers sont toujours plus onéreux.

— Oh ben alors, ironisa ma mère quand je lui annonçai la nouvelle. C'était bien la peine...

Elle ne finit pas sa phrase et ne revint jamais sur le sujet.

Bien la peine d'y avoir cru ! Se retrouver ainsi, le bec dans l'eau. Malgré ses apparences réfléchies, ce projet n'était finalement qu'un éclat de l'éternel miroir aux alouettes. Il disparaissait en lui adressant un pied de nez.

L'incorrigible attirance pour les futilités, dont elle s'était méfiée pendant des dizaines d'années, avait eu raison de sa vigilance, et c'était moi, dont elle espérait une réussite qu'elle n'évoqua jamais, qui lui avais fait baisser sa garde. Être victime d'elle-même lui coûtait beaucoup plus que la perte de ses trois mille francs.

Elle mourut quelques années après, deux ans avant mon premier livre. Mon père avait déjà franchi le fleuve depuis longtemps.

À l'époque de cette déconvenue (la dernière de cette nature, car la leçon avait porté), j'avais quitté ma classe unique et j'étais animateur culturel à la Fédération des Œuvres Laïques de Seine-et-Marne. Un après-midi, en avance pour une réunion qui se tenait à la Ligue de l'Enseignement, j'ai poussé la porte d'une librairie de la rue de Sèvres. Librairie de livres pour enfants, la première où j'entrais. Le seuil franchi, je restai interdit par l'abondance d'ouvrages, leur variété. Je ne savais où regarder. Et l'atmosphère feutrée des lieux, le calme, la délicatesse. Un bien être qui semblait émaner des ouvrages eux-mêmes, comme si... les livres étaient vivants et que leurs palpitations infimes, alimentaient un grand souffle d'énergie sereine. Ici, toutes les enfances du monde étaient conviées

et s'offraient en élixirs de vie, en quintessences, pour exhorter chaque visiteur, enfant, adulte, à prendre soin du paradis qu'ils portaient en eux. Une terre surnaturelle !

Je parcourus les présentoirs, les bacs, hésitai longtemps, puis me décidai à acheter un album pour mon fils. Des poèmes à la Terre, écrits par Léonard Cohen. En l'ouvrant, je fus aussitôt happé. Je le feuilletai, m'arrêtai sur un texte, puis un autre. J'éprouvais un soulagement intense. Je venais de poser le pied dans un pays ami, chez moi pour ainsi dire. Un vieux chagrin, dont j'ignorais la cause, trouvait enfin consolation et j'en tremblais. Mais en même temps, je ressentais un trouble. Cela ressemblait à du dépit. Comme d'arriver à la gare sur un quai vide et voir le train s'éloigner. J'étais frustré, jaloux. Pourquoi ? Je compris alors que ces poèmes, dont je lisais des bribes, m'étaient si familiers que j'aurais pu les écrire. Ils étaient à mon niveau, enfin presque, dans un registre voisin du mien. Ah ! quelle occasion manquée ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé ?

L'évidence du livre achevé ; le mystère du livre non encore exhumé... Voir la statue, qui attend le burin du sculpteur, au cœur d'un bloc de granit brut. Une question d'œil. Le mien n'était pas encore suffisamment exercé.

Pourtant, la stimulation que provoquaient ces poèmes,

l'emportait sur ma déception. Ils me révélèrent une voie nouvelle, insoupçonnée, comme jadis Rimbaud et sa bande. Pour les enfants ces livres ? Allons donc, ils étaient offertes de partage, compagnonnage, mains tendues, ponts, arcs-en-ciel entre les petits et les grands. Une voix murmurait dans ces pages, une langue amie que j'avais dû parler à une haute époque, dans une autre vie, et que je me savais capable de retrouver.

J'avais hâte de l'apprendre à nouveau, en me laissant guider par ces appels. Je verrais bien où ils me conduiraient.

**Jacques CASSABOIS**

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

[www.jacquescassabois.com](http://www.jacquescassabois.com)